

L'annonce de l'hiver

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 38

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219768>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LE TRAM D'ANNEY A SEYSSSEL

EST dans l'Echo de Savoie que nous trouvons cette petite fantaisie rimée en patois de la Haute-Savoie, que nous publions à titre de comparaison linguistique.

Ntra Sémèna se modernisa,
Dapoué s'tò tìmp̄s à cè qu'è paraît.
Yé bin par nos na v'raita surprisa
On va bintou avé on tramway.
Le projet qu'è'tait à l'étuda
Dapoué v'angt ans, qu'on nò le promèt,
D'être roulò on a tant l'habituda
Qu'on s'atindice pliet u tramway!

Que d'espérance on fonde
Sur ce grindiose et singulier projet.
Pè nos z'amèno du monde,
Et diont qu'è y'ira tout solet.
Les fennes, preu couérieuses,
Regaïteront pè lòs golets;
Lè qui ne sont pò pouéreuses,
Uvrètront tot grind lòs volets.

Vètia qu'è c'minfiont l'euvrage
Tantou de cé, tantou de lé.
Preu de promesses, mais yé l'usage.
Qu'yé nò qu'on payera lò frais.
Yeure qu'è la via est si chère,
Qu'on pù pliet joindre lòs dou bèts,
On prra dire adiu à la misère
Pisqu'on arrha n'tron tramway!

Les fennes sont pò contintes,
De mauvaïsa lingues ont det :
Sarra-tou na guillotina roulinte ?
C'li bougré dè tramway.
Yé v'rai qu'avoué slò communistes
Que v'ülont faire seutò teuta la Savoé...
Fò rin, pourvu qu'è la voïé résiste
Intré Fringy et Seyssset.

L'inaugurachon sera épâtinta.
On invitarà monchu le Préfet.
Tos llòs que payont patinta
Enfin du canton lòs gros bonnets,
Si n'écrasont pò de polailles
D'on air malin d'zive José,
Et poront faire na bonnoa ripaille
Le preumî coup que va le tramway.

E ne faut pò vos z'alarmò
Bròves zhins de Sémèna.
Ne pò vos départi de v'tra gaitò.
Gardò v'tra bella mein'na.
Ne vòs pregni pò à mes babiolles
De ne sais pò ennemi du progrès.
Quant à allò à Seyssset — in carriole,
D'âme dixcoups miu le tramway!

TRADUCTION

Notre Sémèna se modernise
Ces temps-ci à ce qu'il paraît.
C'est pour nous une vraie surprise :
On va bientôt avoir un tramway.
Le projet qui était à l'étude
Depuis vingt ans qu'on nous le promet !
D'être roulé, on a tant l'habitude
Qu'on ne s'attendait plus au tramway.

Que d'espérance on fonde
Sur ce grandiose et singulier projet,
Pour nous amener du monde.
Et ils disent qu'il ira tout seul.
Les femmes assez curieuses
Regarderont par le guichet ;
Celles qui ne sont pas peureuses
Ouvriront tout grand les volets.

Voilà qu'ils commencent l'ouvrage
Tantôt par ci, tantôt par là.
Assez de promesses, mais selon l'usage,
C'est nous qui payerons les frais.
Maintenant que la vie est si chère
Qu'on ne peut plus nouer les deux bouts,
On pourra dire adieu à la misère
Puisqu'on aura le tramway !

Les femmes ne sont pas contentes,
De mauvaïses langues ont dit :
« Sera-ce une guillotine roulante
Ce bougre de tramway ? »
Il est vrai qu'avec ces communistes
Qui veulent faire sauter toute la Savoie...
Ça ne fait rien, pourvu que la voie résiste
Entre Frangy et Seysssel.

L'inauguration sera épâtante.
On invitera monsieur le Préfet,
Tous ceux qui payeront patente,
Enfin, du canton, les gros bonnets.
« S'ils n'écrasent pas de volaille,
Disait d'un air malin Joseph,
Ils pourront bien faire ripaille
La première fois qu'ira le tramway. »

Il ne faut vous alarmer
Braves gens de Sémèna,
Ne pas vous départir de votre gaité,
Garder votre belle mine.
Ne croyez pas trop à mes babioles,
Je ne suis pas ennemi du progrès.
J'aime dix fois mieux le tramway !
Quant à aller à Seysssel en carriole...

Mot d'enfant. — Une fillette de trois ans a un père nerveux, qui fait des remontrances à tout propos et hors propos.

L'enfant venait d'être grondée, à table, par ce père vraiment insupportable ; elle prit un air très grave et, comme on lui en demandait la cause, elle dit :

— Décidément, je vais chercher un autre papa ; celui-là est trop vieux. * * *

Toto, un gamin fort mal élevé, accourt en pleurant auprès de sa mère pour se plaindre de sa bonne.

— Maman, fait-il, avec des larmes dans la voix, Julie m'a battu.

Et maman de répondre :

— Il fallait lui rendre les coups.

— Oh ! petite mère, je les lui avais rendus avant !

CAMPAGNARD ET CITADIN

— Hé, bonjour, père Sami. Comment va ?
— Bonjour, Mossieu ; alors, vous êtes dans nos parages, aujourd'hui ?

— Eh ! bien oui, vous voyez. Il faut profiter de ces derniers beaux jours. Mais savez-vous qu'il ne fait pas du tout chaud.

— Ma foi, ce n'est pas un temps de gremillettes.

— Jusqu'à présent, les récoltes ont été satisfaisantes, n'est-ce pas ?

— Hem !... hem !...

— Pourtant, vous avez eu beaucoup de foin.

— Oui... oui... du foin... y en a.

— Et il est beau. Les fenaisons se sont faites dans de bonnes conditions.

— Oui, il est beau, le foin... mais, vous savez, quand il est séché, il ne reste pas lourd.

— Et pour le regain, ça a bien marché également.

— Peuh !... peuh ! Il n'était pas tant épais que ça, le regain.

— Les fruits, malheureusement, n'ont été ni abondants, ni de taille, ni de qualité.

— Oh ! pour ça, cette année, les fruits ne comptent pas. Y en a tout juste pour les pensionnaires du « boiton ».

— En revanche, les pommes de terre ont bien rendu.

— Pas trop mal, en effet. Y faut bien qu'il y ait quand même quelque chose. On ne se nourrit pas de l'air du temps.

— Quant à vos vignes, je ne vous en parle pas.

— Vous faites bien. C'est la misère. D'abord, y a peu. N'est-ce pas, la poussée s'est faite par le mauvais temps et puis, comment voulez-vous que le peu qui reste mûrisse, par ce froid ! On aura du verjus.

— Oui, c'est bien triste. Mais, enfin, quand on a un domaine étendu et varié comme le vôtre, si, une année, une culture a peu ou pas donné, on se récupère sur le rendement des autres, plus favorisées.

— On se rattrape... on se rattrape... c'est vite dit. Nous, à la campagne, on n'a pas les facilités que vous avez en ville.

— Oh ! là, je vous arrête. C'est bien à tort que les campagnards croient que les citadins ont une vie plus agréable et plus facile que la leur. En ville, nous sommes exposés à tout autant de vicissitudes que les paysans. Et nous n'avons pas, comme vous, le privilège de vivre au soleil, au grand air. C'est la santé, cela !

— Oui... oui... au grand air, au soleil... Et quand il pleut. J. M.

L'ANNONCE DE L'HIVER

On a observé que lorsque certaines plantes ont leurs tiges fortes et hautes, c'est l'indice que l'hiver sera long, telles sont les gentianes, les berces (ou blanche-ursine ou encore pattes d'oie), les vératres (véraire et ellébore-blanc). Il semble que la nature les a prémunies contre les rigueurs du froid. Ces plantes ne sont pas répandues dans tous les pays ; en voici d'autres que tout le monde connaît et qui donnent lieu à des observations analogues.

Si les saules sont longs, s'ils ont grandement poussé, il tombera beaucoup de neige en hiver.

Lorsque les gousses d'ail s'épluchent difficilement, lorsque le maïs et l'oignon se trouvent fortement serrés c'est-à-dire si leurs enveloppes sont plus épaisses que d'habitude, c'est un signe que le froid se fera bien sentir. De même, lorsque les feuilles des arbres tombent lentement et tardivement, en automne, on peut s'attendre à un hiver rude et prolongé.

Ce que nous venons de dire pour l'ail, nous rappelle un proverbe qui confirme le même pronostic :

*Ail mince de peau,
Hiver court et beau.*

Chez les chasseurs, pour savoir ce que sera l'hiver, on a recours à un usage qui rappelle les coutumes des anciens Romains : dès les premiers jours de l'automne, il tuent un canard, l'ouvrent et observent sa poitrine : si elle est blanche partout, l'hiver sera chaud ; si elle est rouge à sa partie supérieure, les commencements de l'hiver seront froids ; si c'est à la partie inférieure, l'hiver sera rigoureux sur sa fin.

ARNEX

Evidemment, les humains, seigneurs ou vilains, qui plantèrent là-haut leurs tentes, y bâtirent castel et cabanes, n'avaient pas froid aux yeux ! Arnex est un merveilleux belvédère, un précieux poste d'observation, mais quelle « rose des vents » que ce lieu bâti et qui fleurit encore en ces temps où tant de villages glissent vers la mort.

Ce n'est pas qu'ici la poussière des choses ne se laisse voir ; mais elle est comme entassée, elle se tient non sans dignité, elle occupe même beaucoup de place, car ce qu'on voit de vieilles murailles, d'antiques maisons et maisonnettes dépasse la proportion rencontrée en tant de nos villages séculaires.

Rien qu'en entrant dans le vénérable château, les yeux s'arrêtent à cinq ou six toits, de surface et d'inclinaison variées. C'est comme une vieille garde brunie, noircie, étrangement postée devant le manoir, lui-même bizarrement disparate.

Déjà, la muraille de l'entrée au couchant... se penche anxieusement et publie sa vétusté. Si jamais limousine ou camion étourdis arrivaient sur ces pierres lasses de leur entassement majestueux, il y aurait sûrement une tragique avalanche. Le gros bâtiment qualifié de château a gardé son grand air avec sa tourelle, son magnifique toit et tout cet ensemble immense de dépendances qui s'étendent non sans quelque fantaisie sur le terrain d'alentour. Ce manoir mué en domaine purement rural rappelle certaines grosses fermes normandes vues jadis. On travaille par ici ; tout parle de labeur pressé et varié. Période de transition où l'ordonnance générale, la grande ligne nouvelle se dégage avec peine des lieux faits pour d'autres hommes et d'autres conceptions de vie.

Du château-ferme, de petites rues vieillottes conduisent vers l'église, vers d'autres édifices dont la Maison de Joffrey est encore la plus imposante. Les successeurs de ces sires aujourd'hui disparus ont eu bien peur de la bise d'Arnex, car ils ont muré la plupart des fenêtres du nord et c'est vers le midi qu'aujourd'hui l'on vit et se réjouit encore. Le soleil réchauffe donc ces vieilles pierres gardant de leur époque illustre un air hautain et attristé.

Que d'escaliers dits « en hors d'œuvre » en ce village ! Partout ces degrés emmurés, ces perons souvent spacieux, ça c'est pittoresque surtout quand l'habitant est soigneux. De tous côtés dans ce village, ces « hors d'œuvre » témoignent d'un temps où les gens aimaient le solide. Et c'est un vrai régal pour le regard de voir encore ces escaliers où, de nuit comme de jour, les habitants n'ont cure d'une glissade dans le vide.

Et là-haut, sur cette terrasse, mi-balcon, mi-marquise, bien abritée, la ménagère peut respirer le bon air et l'homme fumer un grandson après le souper.

Flanquée de cette rampe bien mûrée, la mai-

son échappe à l'air de minime refuge, c'est bien un « domus » de là-haut, l'habitant sort de la déprimante « à ras le sol », il domine la situation. Pour entrer chez le plus modeste paysan, l'étranger est bien obligé de monter. Ah ! laissez, bonnes gens d'Arnex, laissez longtemps encore ces « hors d'œuvre » de vos maisons. Demandez aux architectes de vous arranger une entrée aussi honorable dans le nouvel immeuble que vous léguez à vos après-venants.

Le modèle du genre est bien celui qui fait face à l'église dont nous parlerons tout à l'heure. En reprenant toutes ces antiques et vénérables entrées d'appartement, en les mariant vigoureusement au balais puis doucement aux fleurs colorées, on donnerait grand'joie aux passants. La résistance même passive cesserait vivement. La jeunesse qu'on a, pour son instruction, logée dans un superbe collège encore trop neuf de verdure et qui mériterait un fronton armorié, la jeunesse d'Arnex saura, espérons-le, sauver ces lieux de ces fringales de démolition qui ont tant détruit de pittoresques villages vaudois. C'est l'église d'Arnex qui mérite la palme de restauration intelligente. Même les discuteurs par tempérament doivent s'incliner devant la belle œuvre accomplie.

Tout ce sanctuaire est propre, délicieusement décoré de fresques à la fois naïves et vivantes. Le vitrail du fond jette un jour discret sur ces scènes, si bien, si clairement édifiantes. Mais pourquoi la chaire est-elle si reléguée ? pauvre ministre de l'évangile, il doit avoir une envie sainte et non folle de s'avancer au bord du chœur et de parler de plus près au cœur de son peuple. Enfin ! c'est là l'affaire des chrétiens d'Arnex, pour le visiteur, il jouit de cette enceinte si doucement consolante après la vue des murailles penchées et des pierres clamant secours.

Vieux de neuf siècles, Arnex n'a nullement envie de mourir. Du reste, on ne le laisse pas ainsi descendre au tombeau, témoin l'église et encore le collège. Arnex s'est octroyé en toute justice de belles armoiries où l'on retrouve l'épée et la clef de Romainmôtier, combinées avec le vieil écu des sires du lieu. Quand un village s'éprend de son histoire, c'est qu'il veut la continuer avec prudence.

Le majestueux tortillard d'acier qui voit circuler des trains internationaux, confère à Arnex un privilège que lui envie Orbe. Autour de la gare agrandie, on bâtit en effet, on bâtit sans doute toujours davantage. Il y a là de la place, de l'air et enfin le contact avec le courant commercial. C'est par sa station ferroviaire qu'Arnex se rajeunit sans cesse et s'étend. Produits agricoles, récoltes du vignoble, bois et autres matériaux peuvent être livrés aisément.

Plus tard, un tramway viendra sans doute relier Arnex à Orbe qui sera comme l'Athènes de ce Pirée terrestre, Athènes trop distante à ce jour. Qui vivra verra ! C'est tout de même réjouissant de constater que la résurrection d'un village commence par le temple, se continue par l'école et le travail agricole.

Christophe Clavel.

BIBLIOGRAPHIE

La Patrie Suisse. — Que de choses intéressantes et combien variées ! nous apporte le numéro 384 du 9 septembre de notre illustré national si bien nommé « La Patrie Suisse » ; nous n'y trouvons pas moins de quarante-sept portraits suisses, en particulier ceux de deux disparus, J.-C. Heer, le bon écrivain zurichois, et du Valaisan Charles Ribordy ; ceux du nouveau député fribourgeois au Conseil des Etats, M. Bernard de Weck, le groupe des conseillers fédéraux et des ministres suisses réunis à Reichenbach le 29 août, des délégués suisses au congrès chrétien de Stockholm et des deux époux Ravussin-Siardet, qui viennent de fêter à Baulmes le soixantième anniversaire de leur mariage.

Puis ce sont toute une série d'actualités : Fête de la Vigne à St-Aubin, Fête du Haut-Valais, à Zermatt, premier service postal italo-suisse, de Lausanne à Milan, le 1er août, séance de clôture du premier congrès de l'Enfant, inauguration de la nouvelle église réformée de Soleure, IXe exposition suisse d'agriculture à Berne, essais de tanks ; échos de manifestations sportives ; championnat suisse de

l'athlète complet à Bienne, course de côte du Klausen, course cycliste Berne-Genève, enfin de belles vues suisses : cabane Rambert et Petit Muveran, nouvelle église réformée de Soleure, le nouveau pont monumental sur l'Urnaesch, glacier du Krönte, rivière à Brunnen ; toute la vie suisse de ces derniers jours se reflète, vivante, dans ces pages magnifiquement illustrées. S. G.

Chez le charcutier. — Je voudrais six jambons de cochon.

— Du même ?

— Ça, je ne peux pas vous le dire : Madame ne m'en a pas parlé.

L'esprit de l'escalier. — La visite du musée a duré longtemps et le gardien s'est prodigué en explications, quoiqu'il n'eût qu'un visiteur à conduire.

A la sortie, le gardien touche sa casquette, attendant un pourboire bien gagné.

Mais le monsieur passe sans rien donner.

Le gardien le rejoint et, sa casquette à la main, lui dit avec une grande sollicitude :

— Si vous perdez votre porte-monnaie aujourd'hui, vous vous rappellerez que ce n'est pas ici que vous l'avez tiré de votre poche.

BARCAROLLE

Le lac frissonne !

Viens, ma mignonne

Tout près de moi,

Et sans émoi,

Laisse ta main et l'abandonne

Au nautonier qui l'emprisonne !

Voguons gaiement,

Au gré du vent !

L'onde scintille,

Et s'éparpille !

Pour mieux te voir,

Je veux, ce soir,

Par clair de lune, ô ma gentille,

Contempler ton œil qui pétille !

Il fait si bon

Sans aviron !

Sur ma nacelle,

Mademoiselle,

Je suis un roi

Et fais la loi !

Voilà pourquoi je veux ma belle,

De doux baisers en ribambelle

Couvrir ton front

Par trahison !

Ton cœur s'agite,

O ma petite !...

Va ne crains rien,

Car c'est mon bien !

Il en est temps, rentrons au gîte !

Mon frêle esquif, vogue bien vite !

Viens de bord,

Voici le port !

Louise Chatelan-Roulet.

LE RENSEIGNEMENT

— Pardon, mon ami, combien faut-il de temps pour aller de C... à S... ?

Le casseur de pierres lève la tête et, pesant sur sa masse, m'observe à travers le grillage de ses lunettes, sans répondre.

Je répète la question. Il ne répond pas.

— C'est un soud-muet, pensé-je, et je continue mon chemin.

J'ai à peine fait une centaine de mètres, que j'entends la voix du casseur de pierres. Il me rappelle et agite sa masse. Je reviens et il me dit :

— Il vous faudra deux heures.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite ?

— Monsieur, m'explique le casseur de pierres, vous me demandez combien il faut de temps pour aller de C... à S... Vous avez une mauvaise façon d'interroger les gens. Il faut ce qu'il faut. Ça dépend de l'allure. Est-ce que je connais votre train, moi ? Alors je vous ai laissé aller. Je vous ai regardé marcher un bout de route. Ensuite j'ai compté, et maintenant je suis fixé ; je peux vous renseigner : il vous faudra deux heures.